

# Dire l'Ouganda au-delà d'Amin Dada

Jennifer Nansubuga Makumbi a écrit « Kintu » avec l'idée de rendre à son pays sa profondeur historique et d'interroger les Ougandais sur leurs origines

GLADYS MARIVAT

La genèse de *Kintu* est à l'image de sa forme. Un balancement constant entre passé et présent. Entre l'Ouganda, où est née Jennifer Nansubuga Makumbi et où elle situe l'intrigue de son premier roman, et le Royaume-Uni, l'ancien pays colonisateur, où l'un des héros étudie et où l'auteure est partie écrire. Entre les tragédies de Shakespeare que son père lui a fait découvrir à 8 ans et les contes traditionnels ougandais que son grand-père lui racontait enfant. Des histoires de filles fières qui ne veulent pas se marier, ou de petits animaux qui en défient de bien plus grands. « *Quand j'allais en ville, je racontais ces contes dans ma langue natale. Je crois que c'est de là qu'est née mon envie d'être écrivain* », se souvient-elle lorsqu'on la rencontre à Paris.

Autre va-et-vient dans l'histoire de ce livre: alors que Makumbi était partie en Angleterre pour être plus facilement repérée et publiée, son roman est distingué dans un concours de manuscrits au Kenya, en 2013. Quatre ans plus tard, il paraît aux Etats-Unis, remportant le prix Windham-Campbell, puis en 2018 à Londres. Elle sourit. Et parle de la proximité entre le début de l'intrigue et ce qui l'a inspirée: une malédiction qui poursuit une famille sur plusieurs générations.

*Kintu* s'ouvre en effet en 1750, quand le héros éponyme, gouverneur d'une province du Buganda (dans l'actuel Ouganda), gifle mortellement Kalema, son fils adoptif. « *Cette histoire m'est venue au début des années 2000 sous la forme d'une phrase, dit-elle: "Il était une fois un homme qui adopte un enfant, le tue accidentellement, puis s'en trouve maudit, et sa descendance hérite*



Dans le nord de l'Ouganda. FRÉDÉRIC NOY

de cette malédiction".» A l'époque, la jeune femme vient de quitter Kampala, la capitale ougandaise, pour se lancer dans une thèse de littérature à Manchester. Une chose l'étonne. « *Partout à la télévision, dans les journaux, l'Afrique était dépeinte comme un continent malade*. » L'adjectif « malade » touche une corde sensible chez l'écrivaine. Le souvenir de son père banquier, arrêté sous la dictature d'Idi Amin Dada (1971-1979) et brutalisé au point qu'il souffrira de graves troubles psychiques toute sa vie. Pour ses proches, cependant, son état n'a rien à voir avec la violence subie. Son sang en est la cause. La folie court dans la famille depuis des siècles. Une malédiction. C'est ainsi que vient à Makumbi l'idée d'écrire sur le thème de la folie dans une famille et dans une nation.

Très vite, elle comprend que ni la période où l'Ouganda était un

## EXTRAIT

« Tous les regards se tournèrent vers Suubi comme si le fait que son père avait tué son jumeau était écrit sur elle. Kulata continua à voix basse :  
 – Le lendemain, heureusement, Wasswa s'est suicidé. Et pour moi c'était la meilleure solution parce que c'est vrai, comment on assume un truc pareil ? Les locataires ne répondirent pas.  
 – Aux dernières nouvelles, cette enfant avait été recueillie par sa grand-mère, la mère de Wasswa, mais comme dit le proverbe : "Quand la pluie tombe sur un pauvre, elle ne s'arrête pas pour permettre à ses vêtements de sécher". L'autre jour j'ai appris que sa grand-mère était morte elle aussi et je me suis dit : quel genre de malchance poursuit cette famille ? Je ne m'attendais pas à ce que cette enfant soit encore en vie. C'est vrai quoi, regardez-la.  
 – Hmm hmm, dit un homme en secouant la tête avant de murmurer : Elle ne vivra pas. Ne vous en faites pas pour ça. »

KINTU, PAGES 132-133

protectorat britannique (1894-1962) ni le règne sanguinaire d'Amin Dada ne serviront d'arrière-plan à sa fiction, bien que les deux époques apparaissent dans la trajectoire des personnages. Pourquoi ? « *Quand je suis arrivée en Angleterre, dès que je disais d'où je venais, on me répondait : "L'Ouganda ? Ah oui, Amin Dada !"* » Elle en est sûre : mettre une figure si imposante dans son livre serait condamner tout le reste. « *Quand les Anglais ont lu Tout s'effondre [roman du Nigérian Chinua Achebe, 1958 ; Actes Sud, 2013], ils se sont focalisés sur le rôle de l'Europe. Les gens di-*

ses distances avec ses jumeaux ; Isaac Newton, né d'un viol, rejeté par sa mère et terrifié à l'idée de transmettre le sida ; enfin, Missii, que son éducation en Angleterre pousse à rejeter les croyances traditionnelles. Une fois chaque personnage écrit, au rythme d'un par an, il en faudra quatre de plus pour les relier à l'ancêtre qui donne son titre au roman. Le symbole est fort : dans le mythe ganda de la création du monde, Kintu est le nom du premier homme.

On l'interroge sur la récurrence des jumeaux dans l'arbre généalogique de Kintu. « *C'est une métaphore utile pour parler de la dualité dans la culture ougandaise aujourd'hui, dualité qui résulte de la colonisation. Le christianisme, la langue anglaise et la politique coexistent avec notre culture traditionnelle*. » Avec l'au-delà, les apparitions, les revenants. Ce qu'elle appelle « *réalisme spirituel* ».

Ecrire qui sont les Ougandais ne revient pas, pour Jennifer Nansubuga Makumbi, à livrer une description idéalisée de son pays. Ni de son histoire ni de son actualité. « *Nous sommes beaux, mais nous sommes horribles. Nous sommes intelligents, mais nous sommes stupides. Nous sommes comme tout le monde. Et nous voudrions que le monde nous connaisse* », dit-elle. Comment son livre a-t-il été reçu par les Ougandais ? Des lecteurs lui ont dit leur bonheur de retrouver leur pays tel qu'ils l'appréhendent. D'autres lui ont reproché d'avoir tué tous les hommes de son histoire. « *Kintu n'est pas féministe. Mais mon prochain roman si. Et je ne vais pas prétendre*

## Ecrire qui sont les Ougandais ne revient pas, pour l'auteure, à livrer une description idéalisée de son pays

saient : « *Regardez ce que nous avons fait en Afrique, c'est horrible ! J'avais envie de leur répondre que le livre parle avant tout d'un homme anxieux ayant peur d'être faible, qu'Achebe ne parle pas d'eux, mais de sa communauté !* » Pour son auteure, *Kintu* devait avant tout questionner les Ougandais. « *Qui sommes-nous ? Comment le passé a-t-il fait de nous ce que nous sommes ?* » étaient les questions qui la travaillaient tandis que se dessinaient les personnages : Suubi, abandonnée à l'âge de 5 ans et

## Une lignée brisée

GRATTER CE QU'ELLE NOMME « PALIMPSESTE COLONIAL ». Ne pas chercher à traduire ce qui ne peut

l'être. Montrer l'Ouganda à travers sa mythologie, et tel que le vivent ses habitants. Un pays où les sacrifices humains et les lynchages font des ravages. Où un essaim d'abeilles annonce un décès. Où une mort violente peut s'expliquer par un ancêtre maudit trois siècles plus tôt. Voilà ce qui occupe Jennifer Nansubuga Makumbi dans son ample et complexe premier roman.

La beauté brute du premier chapitre de *Kintu*, sis dans le royaume du Buganda en 1750, témoigne de sa réussite. C'est le récit d'un voyage et, en même

temps, c'est un conte splendide au fort pouvoir évocateur, comme en a écrit le Malien Amadou Hampâté Bâ (1901-1991). On y suit le gouverneur Kintu en route pour rencontrer le roi, en compagnie de sa garde et de ses deux fils. Kintu est un homme soucieux qui n'habite pas pleinement le rôle de chef viril et pugnace qu'on lui a donné. Lors d'une étape, il tue son fils adoptif par accident, ne l'enterre pas selon les règles et ment à son entourage. Cette faute le condamne, et avec lui ses descendants.

Le roman saisit le destin de quatre d'entre eux en 2004, puis remonte le cours d'une lignée brisée par des viols, des incestes et des maladies foudroyantes. Mais aussi par ce qui échappe à la malédiction : l'arrivée des missionnaires et colons britanniques, la dictature d'Idi Amin Dada (1971-1979), la guerre ougando-tanzanienne (1978-1979). L'ici-bas et l'au-delà. Le destin et l'histoire. L'avant et l'après de la colonisation. Makumbi relie tous ces mondes habituellement cloisonnés dans ce premier roman éblouissant. ■ G. M.

KINTU, de Jennifer Nansubuga Makumbi

**Vous écrivez ?**  
 Les Editions Amalthée recherchent de nouveaux auteurs  
 Envoyez vos manuscrits : Editions Amalthée

## 1929 sans pathos

Un détective de 12 ans fait montre de la perspicacité de son idole, Edgar Poe, pour tirer son père d'un mauvais coup. Ce savoureux roman d'A. E. Hotchner (né en 1917) a la fraîcheur et l'allant des modèles énumérés par son protagoniste, Verne, Maupassant ou Dickens. Si ce récit candide ne bascule jamais dans la mièvrerie, c'est parce qu'il s'élève sur l'arrière-plan obscur de la crise de 1929 aux Etats-Unis – chômage, famine, suicides de pères de famille. Son charme naît de la manière dont ce décor tragique est à la fois filtré par l'allégresse de la narration et documenté avec précision. Hotchner peint sans pathos la violence et la misère, s'attardant dans les « Hoovervilles », ces bidonvilles situés en périphérie des villes. Un équivalent littéraire des images bouleversantes de Dorothea Lange prises à la même période. ■ ADRIENNE BOUTANG

**Les Étonnantes Aventures d'Aaron Broom**  
 (The Amazing Adventures of Aaron Broom), d'A. E. Hotchner, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Antoine Bargel, Mercure de France, 190 p., 21 €.

## Tarahumaras toujours

Tout commence toujours dans les pages d'un livre. Il s'agit ici des *Tarahumaras*, d'Antonin Artaud, le récit de son voyage initiatique au Mexique en 1936. « *Un jour, un auteur vient à notre rencontre, et nous invite à le suivre* », écrit Felix Macherez. *Au pays des rêves noirs* raconte l'aventure du grand bouleversement que la lecture de ce texte a provoqué en lui. Au point de le décider à marcher dans les pas du poète. De Mexico aux terres indiennes du nord du pays, il tient le journal de cette expédition, entre pèlerinage hanté et quête désordonnée. Ça parle d'alcools forts et d'amitiés fugaces, de drogue, de cartels, de violence, de paradis perdus. De folie de courage. Et puis d'éternité. Macherez va passer 41 jours dans la Sierra. Le temps d'y remâcher des questions et des rêves. De finir de se perdre et de se retrouver. « *Le livre*

**AU PAYS DES RÊVES NOIRS**  
 d'Antonin Artaud, dit-il. Le sien (son premier) est bouleversant d'intimité et de sincérité. ■ XAVIER HOUSSIN  
 Au pays des rêves noirs, de Felix Macherez, Les Équateurs, 208 p., 20 €.

## Une autopsie

Dire que l'on s'apprête à se livrer à « *cœur ouvert* », lorsqu'on a connu autant de chirurgies qu'Alexie Morin, auteure de ce roman autobiographique, voilà qui n'est pas tout à fait aussi anodin qu'il y paraît. Sans concession aux règles de la civilité ou à celles de l'amour-propre, l'écrivaine québécoise (également éditrice chez Le Quartanier, qui publie ce troisième livre) s'adonne à une méticuleuse autopsie. L'ampleur de la tâche s'y révèle à chaque page. Qu'elle rassemble en une longue plainte abandons et isolement, qu'elle fouille ses blessures d'enfance en se souvenant de son amie Fanny, ou encore qu'elle creuse la nature de sa différence (un « *œil croche* », c'est-à-dire strabique, mais sans doute pas seulement), partout l'écriture d'Alexie Morin enregistre le labeur de l'écrivaine. Et le rend, dans de belles phrases fouillées, souvent enragées et impertinentes, parfois tremblantes, remarquablement sensible à son lecteur. ■

**OUVRIR SON CŒUR**